8° Y² 10964

GEORGES CORM

La mue

Récit fantastique

NOEL BLANDIN

145517

Georges Corm

823

La mue

Récit fantastique

Noël Blandin

8°Y2

109067

DL-24091992-27903

A Hala, en hommage à
son double exil.



© Noël BLANDIN, Paris, 1992
ISBN 2-907695-61-4

PRÉFACE

Au tout début de ma carrière médicale j'ai eu un malade auquel, à l'époque, je n'ai pas prêté plus d'attention qu'à un autre, sinon pour penser que son cas était très grave et que la science était impuissante à le guérir. Cet homme, que rien n'aurait pu distinguer d'un autre, sinon une tenue vestimentaire étrange et la teneur délirante de ses discours, était en effet réfractaire à tout traitement.

Compte-tenu du nombre des années écoulées depuis l'époque où il venait me voir, je ne me souviens malheureusement plus, à ce jour, des circonstances exactes dans lesquelles il avait été amené à ma consultation. Il portait des complets de très bonne facture et de très belles chemises, mais dont les tissus étaient considérablement usés, tombaient presque en lambeaux. Il avait des manières agréables et semblait issu de bonne famille.

J'ai soupçonné un instant qu'il fut d'origine étrangère et j'avais alors pensé à l'une ou l'autre de ces petites provinces balkaniques ou danubiennes turbulentes, le Monténégro, le Kossovo, l'Albanie, la Moldavie, la Transylvanie. Mais il était

si à l'aise dans la langue française, malgré quelques expressions ou quelques tournures de phrases étranges et peu usitées dans notre langue, que j'avais écarté cette hypothèse. En fait, je pensais qu'il jouait à se donner ces airs d'étranger et que ce jeu était au cœur de sa maladie.

Monsieur Hoquème, mon malade, s'était constitué un monde fantastique dans lequel il s'enfermait sans pouvoir sortir. Son délire l'amenait en effet à vivre dans un monde imaginaire enfiévré, au milieu de peuples et de sectes religieuses innombrables, dans des montagnes qu'il décrivait avec un lyrisme échevelé et une ville en destruction à laquelle il ne pouvait s'arracher. Il s'était aussi inventé une famille et des aïeux aux talents artistiques divers, sortant directement d'un conte des Mille et Une Nuits ou d'une vieille chronique de troubadours.

Par contre, dans ses moments de calme, il aimait me parler de droit avec beaucoup de bon sens et d'esprit didactique, ce qui me faisait penser qu'il avait dû faire de bonnes études supérieures à Paris. Comme sa connaissance de la langue, sa maîtrise du droit français était trop grande pour qu'il fût vraiment un étranger. Lorsqu'il entrait dans la réalité et me parlait de droit, je me disais qu'il devait être professeur de faculté ou avocat bien établi et qu'un drame personnel éprouvant le poussait à fuir le présent et ses misères pour entrer dans un processus de vagabondage qui le conduirait immanquablement à la clochardisation. L'état de ses costumes me renforçait dans ce diagnostic. Toutefois, l'intensité de ses délires, lorsqu'il entrait dans son monde imaginaire, me faisait alors plutôt porter mon diagnostic sur une schizophrénie latente.

Mon patient refusa toujours le moindre traitement médicamenteux, psychothérapique ou psychanalytique. Plusieurs années après qu'il eut disparu de ma consultation, je me suis souvenu,

en repensant à son cas, qu'il affirmait être venu me voir pour des maux de dos qui le faisaient terriblement souffrir au point de l'empêcher de se concentrer sur son travail. Il me citait des amis communs qui lui auraient parlé de moi comme d'un spécialiste des maladies dorsales. Je ne suis cependant jamais parvenu à me souvenir du nom de ces personnes et je le regrette fort comme je vais l'expliquer dans un instant. Notre conversation était donc souvent une conversation de sourds. Il attribuait son mal de dos aux malheurs qui étaient arrivés aux montagnes imaginaires et à cette ville dont il se déclarait issu.

Il tentait alors de me faire comprendre ce qui était arrivé à ses montagnes. Par conscience professionnelle et par politesse, je prenais des notes, relevais tous ces noms fantastiques de peuples, de sectes et de lieux, sans d'ailleurs me préoccuper de leur orthographe, dans le vain espoir de pouvoir reconstituer le sens psychanalytique de ses délires et donc de pouvoir l'aider. A l'époque cependant, ma culture historique et géographique était quasiment nulle, en dehors des vagues souvenirs d'école sur ce que tout Français doit connaître sur son Hexagone, après qu'il ait tout oublié. Je ne parvenais donc à reconstituer un sens quelconque à ses paroles ou à déchiffrer la signification cachée des noms compliqués, parfois drôles ou poétiques, qu'il semblait inventer.

Il insistait tellement pour que j'ausculte son dos, que j'en profitais pour l'étendre sur le divan de mon cabinet. Je lui faisais alors quelques attouchements sur certains points sensibles du dos, ainsi que me l'avait appris un collègue chinois qui avait fait un stage dans mon service. Je me disais qu'ainsi il pourrait se détendre et tenir des propos plus sensés, dont l'interprétation me deviendrait plus aisée. Je lui posais souvent des questions pour l'orienter sur son enfance et ses relations familiales. Peine perdue, il m'inventa une histoire

rocambolesque de grande tante qui aurait joué un rôle phénoménal, mais caché, dans l'histoire imaginaire de ses montagnes.

Je fus vite excédé de ce malade intraitable, de ses délires indéchiffrables. Je finis par lui dire, pour m'en débarrasser, que son dos était guéri et que je ne pouvais plus rien pour lui. Il cessa aussitôt de me voir. C'est alors que commencèrent à poindre mes angoisses. Certes, Michel Hoquème ne fut pas le seul malade devant lequel je me suis trouvé impuissant au cours de ma carrière; mais je ne pus jamais me débarrasser du sentiment que j'avais moi-même eu une attitude particulièrement ambivalente vis-à-vis de ce patient que je n'avais pu soulager, guérir, ou même simplement classer de façon satisfaisante dans les maladies mentales que je connaissais.

Heureusement, une vie médicale bien remplie m'a empêché de trop penser à cet échec. C'est en triant mes archives, à la veille de prendre ma retraite, que je suis tombé sur les notes que j'avais prises lors des visites de Michel Hoquème. Un geste instinctif m'a fait leur épargner le sort de la poubelle et, depuis plusieurs années, me voici plongé à reconstituer l'histoire de ce patient et donc celle de mon impuissance à comprendre, qui était aussi l'histoire de mon propre enfermement. J'ai regretté amèrement de n'avoir pas retrouvé la fiche d'identification du malade où j'aurais normalement dû porter le nom des amis communs qui l'avaient adressé à moi en tant que « spécialiste des maladies dorsales ». Cela m'aurait sans doute permis de m'informer sur son passé plus directement et de gagner du temps dans mon propre itinéraire.

Mais peut-être est-ce mieux ainsi, le mystère ayant stimulé ma recherche. J'ai donc lu avec passion nombres d'ouvrages historiques sur des guerres ayant ravagé, à la fin du dernier

millénaire, des petits pays paisibles et complexes dans leur bonheur détruit. J'ai passé au peigne fin tous les conflits, tels que celui de l'Espagne, du Cambodge, de l'Érythrée, de Timor, du Sri-Lanka, du Cachemir, du Haut-Karabach, de la Moldavie, de l'Afghanistan, du Pays basque, de l'Irlande du Nord, de la Yougoslavie, scrutant l'orthographe des noms de lieux, de familles, de personnages célèbres, tentant en vain d'y retrouver des consonnances familières par rapport aux noms que citait mon patient. C'est en réalisant un jour que j'avais moi-même une grand-mère d'origine étrangère, venant de l'une de ces petites contrées que les conflits et les ambitions des plus grands ont déchirées, que je crois avoir retrouvé le pays imaginaire ou réel de mon patient, auquel tout au long des années de recherche je n'avais jamais songé. J'avais donc voulu occulter le fait que j'appartenais moi aussi à ce pays réel ou imaginaire, peu importe, puisque la croyance en la métempsychose y a a été répandue. J'ai alors compris pourquoi je n'avais pu entrer dans le jeu de mon patient et j'en ai éprouvé le regret de ma vie.

C'est donc pour me guérir, retrouver celui que j'aurai pu être et que je n'ai pas été, que j'ai écrit les pages qui suivent. Je m'y suis glissé dans la peau de mon patient pour tenter de reconstituer sa personnalité, ses tourments, son enfermement et ses espoirs de mutations. Cette promenade angoissée m'a fait réaliser combien j'étais moi-même encore plus gravement enfermé que mon supposé patient.

J'ai gardé dans le texte tous les noms que mon patient avait inventé pour déguiser sa réalité imaginaire et j'ai laissé à chaque lecteur le soin de choisir le pays de ses délires intérieurs à travers la Cynéfie chérie de mon héros, car j'ai pu tout aussi bien me tromper en y voulant voir le pays de l'une de mes aïeules. En revanche, à titre de simple hypothèse que je livre

au lecteur, Hoquème, a peut-être voulu désigner par les trois noms bizarres de « Xymen », « Ymen » et « Zymen », les Chrétiens, les Juifs et les Musulmans. Le terme de « Rimanite », la dénomination de la secte religieuse à laquelle mon patient semblait appartenir, pourrait n'être que l'anagramme de Maronite ; cependant que celui de Zurde, une autre secte religieuse jouant un grand rôle dans son imaginaire pourrait être l'anagramme de Druze. Il s'agirait là de deux sectes ou communautés religieuses de l'Orient ancien, autrefois principalement implantées en Asie Mineure, la première ayant émergé au premier millénaire de notre ère et se réclamant du christianisme ; la seconde, détachée de l'Islam fatimide au tout début du IIe millénaire, et pratiquant un syncrétisme religieux complexe.

Par « peuples apertures », on pourrait aussi envisager que Hoquème visait surtout les peuples arabes, bien que le mot « aperture » puisse résulter d'une contraction anagramique de trois mots : arabe, perse et turc. Peut-être mon malade visait-il par cette contraction à exprimer les brassages et mélanges de population ayant caractérisé l'Orient. « Tissania » et « Tichania » pourraient désigner les deux grandes branches de l'Islam, rivales et opposées, le sunnisme et le chiisme. Quant à « Riberte », la ville-femme dont Hoquème était l'amant fougueux et colérique, n'est-ce point l'antique Béryte des Phéniciens ?

Pour ce qui est des « Résudols », il me semble que mon malade aurait voulu décrire par ce seul nom, la douleur et l'errance d'hommes et de femmes, « résidus » des découpages coloniaux cyniques et cruels ; pour les « Remaniols », j'avancerai l'hypothèse d'un peuple voisin du peuple cynéfiote, dont l'identité n'est pas claire, mais dont les dirigeants cruels ont interféré de façon décisive dans le destin des Monts de Cynéfie. La similitude de phonétique entre « Rimanite » et

« Remaniol » viendrait peut-être de ce que, d'après certains spécialistes, l'origine des Rimanites se situerait au pays des Remaniols. Par ailleurs, il ne me paraît pas indifférent de relever que le seul amour profond qu'ait évoqué Hoquème dans sa vie était pour Salma, dont il ne révèla l'existence qu'après plusieurs visites à mon cabinet, et qu'il décrivit comme étant d'origine remaniole. Tous ces indices semblent indiquer un certain degré d'interprétation entre Remaniols et Cynéfiotes.

Mais il ne s'agit là que simples spéculations, et je m'en voudrais d'imposer au lecteur un sens précis à ce qu'à l'origine je n'ai considéré médicalement que comme un délire. Je pense cependant que beaucoup de lecteurs, une fois familiarisés avec le jeu des mots imaginaires de Hoquème, protégeant ses jardins secrets, verront une correspondance entre la mer d'Irmée dont il parle souvent avec une grande tendresse et la Méditerranée, la Silangie et la France, la Briménie et la Grande-Bretagne, la Dalmastie et l'Europe, la Balatique et les États-Unis, la Solchavie et l'Union Soviétique, cet empire puissant qui devait s'effondrer comme un château de cartes à la fin du millénaire passé. Derrière la Dalansie, et d'après de que m'a rapporté mon malade de la personnalité de son tailleur, on pourrait deviner peut-être l'Algérie.

En revanche, je ne prendrai pas la responsabilité de tenter une quelconque suggestion sur l'identité du personnage de Bemina Yagem dont le nom est revenu souvent dans les récits fantastiques de Hoquème. A chaque évocation de cette personnalité monstrueuse, je me souviens que mon patient éprouvait une recrudescence de spasmes dorsaux. Il est d'ailleurs probable que le personnage de Bemina Yagem, même si Hoquème le présentait comme appartenant à la communauté rimanite dont il se disait lui-même issu, soit un condensé de la cruauté et de la folie de plusieurs seigneurs de la guerre

locaux et régionaux, appartenant aux diverses communautés religieuses, et qui ont détruit la Cynéfie sans que rien ne les arrête. Les surnoms divers que Hoquème lui attribue et attribue à sa milice m'incline à penser que le nom de Bemina Yagem n'est lui aussi qu'un symbole anagramique résumant en lui la folie et la violence. Je laisse donc aux spécialistes plus savants que moi le soin de déchiffrer les noms réels, s'ils ont jamais existé, que mon malade a contracté dans l'anagramme complexe que représente celui de Bemina Yagem, ainsi que les surnoms divers de ses miliciens. A eux de prendre les risques que cette découverte impliquerait, car dans ces pays on a le sang chaud; si les Bemina Yagem ont vraiment existé et y ont toujours des partisans, il vaut mieux que ce ne soit point moi qui lève le voile sur leur identité réelle ou imaginaire. C'est pourquoi d'ailleurs, il me faut ici prendre la précaution d'usage et bien informer le lecteur que toute ressemblance entre les personnages et lieux au milieu desquels vivait Michel Hoquème dans son délire tourmenté et des personnages ou des lieux réels ne serait que pure coïncidence.

Au fond, le lecteur s'en rendra compte en arrivant en fin de récit, j'aurai été un peu comme le tailleur de Hoquème dont il est question au premier chapitre du récit et dont il m'avait parlé avec beaucoup d'excitation et d'espoir. J'ai inconsciemment failli à ma tâche.

Mais qu'est-il arrivé vraiment de Hoquème que j'ai vu pour la dernière fois, il y a plus de cinquante ans? S'il vivait toujours, il aurait aujourd'hui vraisemblablement dépassé le centenaire. A-t-il pu trouver le calme et le repos, muer et basculer dans un monde meilleur pour lui, sans autres tourments et aventures?

Hélas, je m'en irai moi-même, qui ai déjà atteint un grand âge, sans connaître la fin de l'histoire de ce Cynéfiote

tourmenté et de ses montagnes mystérieuses. Une histoire qui est devenue la mienne à force d'y penser et qui m'a d'autant plus tourmenté que je me trouve à la veille du moment où il me faut, sans retour possible, retrouver mes origines de terre et de boue.

Paris, le 22 novembre 2043.

ANTOINE DE CASTELTERRAU

Ancien chef des services psychiatriques de l'hôpital Saint Jean d'Acre de Paris.

CHEZ LE TAILLEUR

Mikhaïl sortit de chez le tailleur en sentant son corps irrigué en plusieurs endroits de bouffées de bien-être. Il en fut émerveillé. Au plaisir physique si doux vint s'ajouter le contentement cérébral. De longues années durant, il avait attendu cet instant privilégié, celui où l'épaisse couche de glace triste et froide qui l'enserrait tout entier, commencerait à fondre grâce à un rayon de chaleur inattendu, sorti de n'importe où.

Il s'était bien douté d'ailleurs, depuis quelques jours, de l'imminence d'un événement, sans toutefois imaginer qu'il pourrait se dérouler chez un tailleur. C'est en se soûlant des nouveaux regards, enfin apaisés, qu'il portait sur le boulevard, ses passants, ses chiens, ses arbres, ses autobus bruyants et fumants, ses publicités agressives, que Mikhaïl put remonter à la source de la mue qu'il se sentait vivre.

Bien sûr, la voix du tailleur et son regard bon et doux, paisible comme une mer calme et ensoleillée, le visage tel une barque toute simple portée par le rythme d'un accent, des inflexions de voix, avaient mis Mikhaïl dans cet état d'ébriété. La musique des rivages de la mer d'Irmée dont Mikhaïl était

lui aussi issu. La langue silangienne, cette langue orgueilleuse de culture de grande puissance, mise à la sauce du verbiage coloré qui est celui de la langue de beaucoup de ces peuples de la rive sud de la mer d'Irmée. Dans le calme de la boutique du tailleur, dans un tête-à-tête que nul n'avait interrompu, Mikhaïl avait été saoûlé doucement de Silangien à l'accent irméen. Sans excès, avec juste ce qu'il faut de mouvements de mains, de balancements du visage, d'interrogations des yeux et de jeux de sourcils.

Pendant que Mikhaïl se déshabillait et se rhabillait dix ou quinze fois au rythme des costumes qu'il essayait, il avait passé en revue avec le tailleur tous les problèmes de l'heure, même les plus brûlants, ceux dont il avait renoncé depuis longtemps à parler avec les Silangiens ou tous ceux qui appartiennent au bloc des pays dalmastiens.

— « Dites, cher Monsieur, c'est toujours aussi grave la situation dans votre pays ; ce doit être dur pour vous. Y allez-vous parfois ? Est-ce possible quand même que les puissances laissent votre pauvre petit pays dans cet état. Ah ! vous savez, j'ai toujours rêvé d'y aller. Pensez donc, c'était un vrai paradis. Remarquez je n'y ai jamais été, mais enfin, tout le monde le disait. Puis vous, cher Monsieur, vous et vos compatriotes vous êtes différents des autres, de tous ces Resudols et Remaniols et que sais-je encore qui vous entourent et qui veulent vous faire disparaître. Enfin, moi ce que je dis là, vous savez..., je me trompe peut-être, je n'y connais rien en fait... J'espère que je ne vous choque pas. D'ailleurs vous êtes peut-être d'origine remaniole, alors je vous prie de m'excuser. Voulez-vous s'il vous plaît tenir la jambe un peu plus droite, là, que je puisse bien marquer le pli du pantalon. Cela ira n'est-ce pas, comme ça, un peu plus haut peut-être ? Non..., comme cela... Très bien. Voulez-vous qu'on cintre un peu la taille ? Non, moi vous savez

ce que je disais à propos de votre pays... Enfin, c'est pour dire que c'est la main de l'extérieur qui fomente toujours ces troubles. Mais vous êtes bien quand même ici, Monsieur, en Silangie ; vos affaires cela marche bien ? Je me disais cela fait quand même si longtemps que vous n'êtes pas venu me voir, que je me disais que peut-être vous étiez rentré chez vous. Mais quand même que je me disais, il n'a pu rentrer alors que cela va toujours aussi mal. Mais dites-moi, cela ne va plus finir n'est-ce pas ? Pensez donc un aussi beau pays que le vôtre, on ne pouvait pas le laisser tranquille ? On essaye peut-être cet autre costume, cher Monsieur, regardez donc ce coloris et cette qualité de tissu ! Passez-le donc, vous verrez ; tenez, touchez, touchez-moi ce tissu ; ah ! Pardon, vous n'avez pas encore enlevé l'autre costume. Prenez votre temps, on n'est pas pressé. »

Mikhaïl dans le petit cagibi de déshabillage écoutait d'une oreille distraite, mais toujours attentive, comme il le faisait à chaque fois qu'on lui parlait de son pays. Distraite, car depuis de nombreuses années, il ne voulait plus s'impliquer, expliquer avec force et passion la complexité des troubles, des événements sanglants qui déchiraient sa terre, son peuple, son ciel, ses montagnes, sa mer. Il le faisait autrefois, puis petit à petit il avait compris que chez les Dalmastiens, qu'ils soient Silangiens ou Briméniens ou de toute autre nationalité, les idées toutes faites, la force du préjugé, l'ironie cinglante sur les désordres des petits peuples de l'Irmée du Sud, l'emportaient sur tous les bons sentiments qu'ils pouvaient avoir par ailleurs. Surtout leur passion pour les Yménés les empêchaient de voir bien des choses.

Mais Mikhaïl restait attentif à ce que l'on disait sur son pays. Le préjugé et la passion idéologique avaient fini par le fasciner, tout en l'écœurant et le frigorifiant. Il voulait comprendre, apprendre, arriver à démonter ces fusils-mitrailleurs

du langage où les mots fauchent des millions de victimes, bien avant qu'un coup de feu n'ait été tiré. Mikhaïl avait fini par réaliser depuis qu'il vivait en Silangie, comment on pouvait être un mort en sursis de longues années durant, parce qu'on vous avait déjà tué par les mots avant de vous mettre dans un four crématoire, de vous déraciner, de vous expulser, ou de mettre en branle de monstrueuses armées pour éliminer l'Autre. Mikhaïl avait compris comment et pourquoi le continent dalmastien avait été l'objet de guerres si dévastatrices, qui avaient embrasé d'autres continents aussi, comment les malheureux Yménés avaient été mis en camps de concentration puis en fours crématoires, avant de devenir l'objet de tous les émerveillements à travers la création de l'État Yméné.

Enfant puis adolescent, bien tranquille dans le confort de sa Cynéfie natale, il avait appris l'histoire de ces guerres si titanesques qu'elles apparaissaient imaginaires ou mythologiques. Dans cette école prestigieuse dont il était élève, tenue par des prêtres Silangiens qui imposaient le respect et la dignité, il ne pouvait d'aucune façon faire le lien avec tous ceux qui en Dalmastie avaient été de ces guerres. La Dalmastie, où il avait plus tard fait ses études dans la meilleure université de la capitale silangienne, avait effacé toutes traces de ces guerres, de cette barbarie qui l'avait ravagée en éclaboussant le monde entier. C'était aujourd'hui le centre du monde scientifique, technique ; un ensemble de pays à la prospérité éblouissante face à la misère des autres. Les Yménés, ou ce qu'il en restait, avaient été réhabilités partout en Dalmastie, un État Yméné avait été créé aux frontières du pays de Mikhaïl, avec le soutien de toute la Dalmastie et de la Balatique. Les Resudols, voisins et cousins des Cynéfiotes dont Mikhaïl était issu, avaient dû s'enfuir de leur Résudie ancestrale pour se réfugier dans les pays voisins. Les Dalmastes adulaient maintenant les Yménés qu'ils avaient allègrement massacré et

persécuté pendant des siècles, car les Yménés n'avaient jamais voulu se convertir à la religion des peuples dalmastes, la religion Xymen, elle-même importée de chez les peuples de l'Irmée du Sud.

Mikhaïl s'était vite douté, à son accent, que son tailleur était un Dalmaste de confession Yméné qui avait dû vivre du temps de la colonisation dans un des pays arperture de l'Irmée occidentale, vraisemblablement la Dalansie.

Mikhaïl ce matin-là voulait et devait être amical avec le tailleur. Il était prêt en effet à abandonner enfin ses vieux costumes tout élimés pour changer d'allure, peut-être muer, devenir enfin un autre. La voix et l'accent du tailleur étaient si doux et chantants que l'opération s'annonçait bien. Il ne fallait pas la gâcher. Mikhaïl savait que s'il renonçait à changer ses costues, la chape de béton glacé qui figeait son corps et tenait toujours sa tête pleine de tristesse et d'angoisse allait se resserrer encore. Mais cette opération était pour lui aussi douloureuse qu'une intervention chirurgicale.

Toutes ces années d'exil, il s'était accroché à ses costumes, à ses chemises, ses pyjamas, ses jacquettes, en dépit de leur usure excessive, en dépit de la mode qui avait changé si souvent. Avec le temps, cette garde-robe était devenue sa peau, un partie du pays qu'il avait emmenée avec lui et dans laquelle il s'emmitouflait. Chaque matin, lorsqu'il choisissait ce qu'il allait mettre, il faisait un tour chez lui, dans les rues de sa capitale. A chaque costume, à chaque chemise, il se rappelait la rue, le magasin, le visage du tailleur qui lui avait vendu le vêtement dont il allait se couvrir. Il se rappelait aussi, ou s'imaginait-il se rappeler, le temps qu'il faisait lorsqu'il avait acheté chacun de ses costumes. Ainsi revoyait-il les soleils luxuriants de son pays, les ciels bleus limpides; ainsi pouvait-il